

Installation de Monsieur Adrien Goetz à l'Académie des beaux-arts

Discours de Monsieur Hugues R. Gall, membre de la section des membres libres

Mercredi 5 décembre 2018

Monsieur,

Vous m'avez donné envie de mener une enquête.

J'aimerais livrer un rapport et des conclusions.

Un rapport sur vous.

L'universitaire que vous êtes, passionné par ce que j'aurais envie d'appeler « le siècle de M. Ingres », écrit des romans policiers. Il s'agit, à l'évidence, d'une forme d'art qui n'avait jamais eu sa place dans notre académie.

Je me suis donc interrogé sur les raisons étranges qui vous amenaient parmi nous.

Tous vos romans ne sont pas des romans « à énigme », mais je me suis pris au jeu. J'ai commencé à y chercher des indices. J'ai relu vos écrits sur l'art, ceux de vos articles que je possède, vos essais...

Mes conclusions n'ont fait qu'étoffer encore le mystère.

Plusieurs détails m'ont évidemment frappé. Certaines pages m'étaient restées en mémoire. Votre roman *Villa Kérylos* a pour personnage central Emmanuel Pontremoli, génial architecte, qui fut un membre influent de notre compagnie et que vous aimez bien car il est sans doute l'homme au monde à avoir le plus détesté Le Corbusier.

Il fut l'homme de la citation juste et subtile, employée à propos, sans rien qui pèse, de l'équilibre entre la beauté de l'histoire et la solidité moderne. Il vous ressemble un peu je trouve. Vous avez réussi le roman d'un édifice - comme ces deux livres que vous admirez tant, *Notre-Dame de Paris* et *Le Fantôme de l'Opéra*. Vous y rendez vivant le résultat de la rencontre d'un Académicien des beaux-arts, Pontremoli, et d'un Académicien des inscriptions, Théodore Reinach.

Votre protagoniste, le jeune et bouillant Achille, fasciné par les frères Reinach, apprend le grec, en rêvant à la gloire des membres de l'Institut. Vous avez aimé les langues anciennes. A votre entrée à l'Ecole normale vous vous êtes orienté vers l'histoire. Puis, grâce à votre rencontre avec Bruno Foucart, votre maître, l'histoire de l'art.

Il fut pour vous mieux qu'un directeur de thèse. C'est lui qui vous a appris qu'on pouvait aimer Viollet-le-Duc autant que Charles Garnier, que le néo-gothique pouvait être plus intéressant que le gothique, qu'on pouvait oser s'intéresser au mobilier néo-Boullé et même au Louis XVI impératrice. Lire Zola n'empêche pas de rechercher aussi les articles d'Albert Wolff, votre prédécesseur aux dents acérées dans *le Figaro*, celui qui massacrait Manet. Foucart vous a aidé à voir ce que le XIXe siècle, pas toujours stupide, devait à une poignée de membres de l'Académie des beaux-arts. Ces antimodernes étaient anticonformistes. Ils avaient peut-être compté autant que les impressionnistes et les pionniers des avant-gardes.

Vous aimez William Bouguereau et Jean-Léon Gérôme, qui deviennent cet après-midi pour vous de regrettés confrères, mais vous aimez aussi Monet. Après *Villa Kérylos*, un autre titre ne pouvait que

frapper le directeur de la Fondation Claude Monet : dans *Intrigue à Giverny* vous avez osé cacher un secret dans le salon-atelier du peintre et utiliser ces copies d'œuvres accrochées sur les murs. N'était-ce pas le plus bel endroit au monde pour cacher un Monet : une pièce dont les cimaises sont couvertes d'excellentes reproductions ? Comme Reinach à Kérylos vous aimez ces jeux entre original et copie, transpositions et réinventions, ces dialogues entre le vrai et le faux qui sont au cœur du travail de l'historien de l'art mais aussi à la source de l'investigation policière.

C'était vous rapprocher beaucoup de notre académie. Mais vous avez osé mieux encore, ou pire : la scène d'ouverture de votre roman, qui grâce au Ciel n'est pas un roman à clés, met en scène un dîner dans notre cher musée Marmottan-Monet, qui fourmille de silhouettes de membres de l'Académie des beaux-arts, dont je ne dirai rien pour ne vexer personne. Ce n'est pas le jour. Heureusement que nous avons ici bon esprit. Nous ne vous en avons pas voulu. Nous nous sommes tous mis à vous lire.

Nous avons alors découvert que vous vous étiez permis d'autres audaces, qui auraient pu vous coûter cher. Dans *Intrigue à Versailles*, votre héroïne, la pétillante Pénélope, conservatrice de musée, qui est devenue la figure tutélaire de toute la nouvelle génération des musées de France - que j'ai plaisir à voir présente sous cette coupole aujourd'hui - travaille à démêler un mystère néo-janséniste à la bibliothèque Mazarine. Elle ne sait pas qu'elle est en danger.

N'écoutez que son courage, comme l'on disait au temps où les « séries » n'avaient pas encore remplacé le bel art du feuilleton, son ami Wandrille profite de ce qu'il a un père ministre des finances et de l'économie pour voler à son secours en empruntant la navette de Bercy. Il la pilote comme il le ferait d'un riva sur le Grand Canal. Il saute sur le quai au pied du pont des arts et arrive à l'Institut au moment où commence une séance de réception et que battent les tambours. Jamais avant vous nous n'avions été à ce point romanesques !

Vous aviez ainsi depuis le début semé des indices, ces petits cailloux qui avaient échappés à tout le monde et que, je pense, aucun de nous n'avait aperçu quand vous avez déclaré votre candidature. Que nul n'avait su voir avant que je ne commence mon enquête à votre sujet.

Le roman de vous que je préfère, *La Dormeuse de Naples*, n'est-il pas aussi, à sa manière, un roman de l'Académie des beaux-arts ? Votre héroïne est un tableau, peint par Ingres, le pendant de la *Grande Odalisque* et, à la dernière page, Delacroix entre en scène, élu ici à sa huitième candidature.

Il y a souvent ainsi, dans vos romans, dont je m'en voudrais de ne donner qu'une lecture réductrice et monomaniacque, cette recherche du morceau manquant : le tableau disparu, les quelques lés de toile de lin brodé qui, à Bayeux, manquent à la Telle du Conquest, les panneaux d'un polyptyque dispersé que le héros d'*Une petite légende dorée* rêve de rassembler.

J'aime la manière dont vous vous emparez d'un sujet, toujours réel et historique, mais avec quelle imagination ! Dans vos cours de première année, à la Sorbonne, vous enseignez la manière dont Ingres a d'abord peint sa *Dormeuse*, tableau perdu, puis l'*Odalisque* du Louvre. Dans le roman, vous osez inverser l'ordre pour que l'intrigue soit plus séduisante. Vous rendez cette femme blonde, qui incarne l'Occident, symétrique de cette brune alanguie qui incarne l'Orient, lointaine et désirable. Vous vous donnez toute liberté. Je vous approuve. Vous n'écrivez pas des « romans de professeur », la pire des choses. Le « tableau qui manque » brille, pur diamant, parce qu'il est devenu roman. La grande catastrophe qui pourrait advenir c'est qu'un historien de l'art, prosaïque et pataud, parvienne à retrouver *La Dormeuse de Naples*.

Vous seriez obligé d'en parler dans vos cours ! Car, contrairement à certains de vos collègues qui se plaisent souvent dans le calme feutré des séminaires de recherches, vous, vous aimez prendre d'assaut le grand amphithéâtre de l'Institut d'art et d'archéologie. On m'a raconté. Vous arrivez en

costume strict, mains dans les poches, et vous parlez deux heures sans aucune note. Et quand des étudiants veulent vous faire signer des romans, vous les envoyez promener en grommelant qu'ils feraient mieux d'avoir des lectures plus sérieuses et plus utiles.

La Dormeuse de Naples est sans doute le fruit du rêve que vous auriez pu faire après avoir donné une série de cours sur Ingres, Corot, Géricault et Delacroix. Rien à voir avec ces romans historiques bâtis à coup de fiches et de digressions savantes. C'est un roman qui flambe parce que vous l'avez écrit en ayant lu et refermé tous les livres et qu'on y sent de la passion.

Autant que les pièces qui manquent aux puzzles, vous aimez ces jeux avec la chronologie. Dans *Intrigue à Versailles*, vous décrivez, en homme bien informé, le scandale des faux meubles, bien des années avant qu'il n'éclate. Vous faites semblant de croire que la nouvelle grille dorée, *horrible visu*, ne sera jamais construite, alors qu'au moment où vous écrivez elle vient d'être inaugurée.

Vous jetez, par prudence, le cadavre de l'architecte en chemise Lacoste dans le bassin de Latone, qui manquait de crocodiles. Le roman à peine refermé, Jean-Jacques Aillagon, devenu président de Versailles, vous nomme au comité chargé de la préservation des jardins et des bosquets. Sage précaution. Il vous avait compris.

Le réel se mêle ainsi, joyeusement, à vos fictions. Eric de Chasse, alors directeur de l'Académie de France à Rome, vous invite à la Villa Médicis et vous loge dans la chambre turque, celle que Balthus et Horace Vernet ont rendue célèbre. En guise de remerciements, de « lettre de château », dans le roman suivant, *Intrigue à Venise*, vous lui laissez un cadavre dans le lit, au premier chapitre, « traqué dans la chambre turque ». La victime ? Un membre de l'Institut, académicien français me semble-t-il, cette fois vous nous aviez mis à l'abri... Vous voyez que j'en reviens toujours au sujet de mon enquête.

Vos romans regorgeaient donc d'indices flagrants, qui témoignaient de votre intérêt amusé pour les académies, et au premier chef celle des beaux-arts. Vous avez pris des risques. Vous aimez jouer avec le feu.

Les crocodiles, heureusement pour vous, aiment parfois être taquinés.

J'aurais pu m'en tenir là. J'ai, second moment de ma recherche, regardé la liste de ceux qui ont occupé votre fauteuil.

Je me suis rendu compte avec stupeur que dans votre œuvre, dans votre vie, on les retrouvait presque tous, plus ou moins cachés. Ce fut pour moi comme un trait de lumière, les cinq dernières minutes d'un film au scénario monté avec une précision d'horlogerie où l'on découvre que toutes les photos qui sont accrochées dans le bureau de l'enquêteur désignent, pour qui sait voir, la même personne.

Le premier à avoir été là, à votre place, sous Louis XVIII, était Choiseul-Gouffier, qui fut également membre de l'Académie française et de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Vous avez placé, comme il est normal, dans les deux livres que vous avez consacrés aux collections du Louvre, la frise des Ergastines. Elle est au Louvre grâce à lui. Je sais que vous vous battrez jusqu'au bout, avec l'épée qui vous sera remise tout à l'heure par Pierre Rosenberg, pour que ce marbre du Parthénon, régulièrement acquis et qui ne doit rien aux pillages ni aux spoliations, demeure au musée. Choiseul-Gouffier, le temps me manque pour en parler, mais quel personnage de roman ce serait pour vous !

A « votre fauteuil », comme on dit, vous succédez à Pierre Dehaye. Directeur des Monnaies et médailles, on lui doit la création de l'usine monétaire de Pessac, avec cet entrepôt qui est un vrai décor de film. Je me souviens que vous y avez situé un chapitre de votre roman *La nouvelle vie d'Arsène Lupin*. Le gentleman-cambrioleur, que vous faites agir à notre époque, tente de se saisir de ce dont aucun président de la Monnaie n'admettra jamais l'existence : le modèle, à l'abri dans un coffre secret, qui permettrait de quitter l'euro et de frapper des francs du jour au lendemain. Pierre Dehaye était donc présent, étrangement, en filigrane, avec des années d'avance, dans votre œuvre.

Entre Choiseul Gouffier et Pierre Dehaye, je relève d'autres grandes figures, et je leur trouve, à chaque fois, des points communs avec vous et vos travaux.

Le comte de Chabrol ? Vous l'avez cité dans un article paru dans ce journal qui s'appelait *Zurban*, consacré à l'actualité culturelle parisienne, à propos de la remise en place des magnifiques panneaux de plaques de lave de Volvic décorés par Jules Jolivet, sur la façade de Saint-Vincent-de-Paul. Quand tout l'art occidental aura disparu, il ne restera plus pour en témoigner que les plaques de lave du préfet Chabrol. Elles sont indestructibles.

Rambuteau ? Vous le citez quand vous défendez les aménagements parisiens hérités du XIX^e siècle, et que l'urbanisme actuel, ou ce qui en tient lieu, prétend effacer.

Albert Lenoir, fils d'Alexandre Lenoir et créateur du musée de Cluny ? J'ai compris que vous aviez, avec votre vieil ami le professeur Barthélémy Jobert, fait soutenir un mémoire de recherches qui lui était consacré. C'est aussi cela votre travail universitaire. Était-ce volontaire ? Est-ce une coïncidence ?

Georges Duplessis ? Vous avez passé trois ans dans son ombre, puisqu'il a dirigé le cabinet des estampes de la Bibliothèque nationale. Vous y avez occupé un poste de « pensionnaire », privilège réservé à l'élite des jeunes chercheurs.

Ce département était alors dirigé par une grande dame, votre chère Laure Beaumont-Maillet. Je sais qu'elle est, avec Bruno Foucart, la personne qui a le plus compté dans votre formation.

Vous auriez aimé les voir assis l'un à côté de l'autre aujourd'hui.

Durant ces années « aux estampes », vous vous êtes inscrit aux cours des ateliers de la Ville de Paris, qui dirigeait alors notre confrère Jean Cardot, pour apprendre la gravure. Vous avez pratiqué le burin, la pointe-sèche et l'eau forte. Vous vous en cachez un peu. Vos œuvres ont, à vrai dire, surtout suscité l'admiration de Madame votre mère. Vous vous êtes bien gardé d'exposer vos estampes – mais quand vous donnez un cours sur la gravure, vous savez de quoi vous parlez. A la différence des anglo-saxons, il est assez mal vu chez les historiens de l'art français de se livrer aux exercices pratiques. J'ai entendu moquer ici les bouquets de fleurs que peignait dans son grenier Gérard van der Kemp. C'était son plaisir. La nouvelle génération des conservateurs de musée ose dessiner, y compris durant les séances sous la coupole, je pense qu'il faut s'en réjouir.

Mais je poursuis ce qu'on appelle ici « la généalogie du fauteuil », qui semble *ostinato rigore* s'orienter vers vous avec toute la force de la prédestination. Comme dans un de vos romans, des fragments de réel ont été déplacés, à d'autres dates, dans d'autres contextes. Je n'avais plus qu'à les assembler. Ils composent un portrait de vous qui était bien caché, mais que je crois assez ressemblant.

Jules Guiffrey ? Il fut entre autres le fondateur de la Société de l'histoire de l'art français, que présida longtemps Bruno Foucart et dont vous êtes membre. Ses travaux sur la tapisserie vous sont familiers et votre Pénélope a dû les lire.

Maurice Fenaille ? Vous le connaissez aussi. Dans cet épais volume que vous avez dirigé, *Cent Monuments Cent écrivains*, un chapitre est consacré au château de Montal, que ce grand mécène restaura, décora et légua à l'Etat - au lieu de le donner, comme il aurait dû s'il avait eu un peu de bon sens, à l'Académie des beaux-arts.

Fenaille est aussi celui qui prêta, sans intérêts, à la Société des Amis du Louvre, les 150 000 francs qui permirent l'acquisition du *Bain turc*. Grâce lui soient rendues. Ce livre, *Cent Monuments*, joua un rôle important : il parut au moment où il était question de transférer aux régions les édifices que l'Etat gérait depuis 1913. Il rendit visible, au bon moment, la pertinence de l'établissement public que dirigeait alors avec talent Isabelle Lemesle et que, dans sa sagesse, Frédéric Mitterrand conserva intact. Il eut, m'a-t-on dit, votre livre posé en évidence sur son bureau pendant toute la durée de son ministère.

Après Maurice Fenaille, l'Académie élit un autre mécène, Gabriel Cognacq : je découvre que vous l'avez cité dans une intervention à un colloque de la Sorbonne consacrée aux musées et aux grands magasins. Avant Andy Warhol, Cognacq de la Samaritaine avait compris que les grands magasins finiraient par être des musées et les musées des grands magasins. Tout le monde avait oublié cette géniale intuition, sauf vous.

Louis Hauteceur, enfin, mena une carrière universitaire qui le conduisit de la faculté de Caen, votre ville natale, à l'Ecole pratique des hautes études et au poste de secrétaire général des beaux-arts, qu'il occupa sous Vichy, ce qui lui fut reproché, mais auquel il fut nommé à nouveau en 1946. Lui, vous admirez de loin ses si nombreux volumes, me semble-t-il, vous ne lui ressemblez pas. Il incarne l'historien de l'art omniscient, que vous rêviez peut-être d'être, mais que vous avez su, avec bonheur, contenir en vous pour vous égarer hors des chemins convenus de l'Université.

Le cursus honorum du bon élève que vous êtes ne nous a, j'ai le regret et la joie de vous le dire, que peu intéressé.

Dans d'autres académies, on aime collectionner les normaliens et les agrégés. C'est un des jeux favoris de nos chers confrères. Ils se comptent avec ravissement, se demandent leurs années de promotion, se racontent des anecdotes de thurnes et prennent des nouvelles de la bibliothèque. Chez nous, en deux siècles, je n'ai guère relevé que les noms d'Etienne Moreau-Nélaton, le plus doué et le plus généreux des historiens collectionneurs, normalien hors normes, à qui Orsay doit *Le Déjeuner sur l'Herbe* de Manet, de Louis Hourticq, professeur à l'Ecole des beaux-arts, de Louis Réau, l'auteur de *l'Histoire du Vandalisme*, de Théophile Homolle, le célèbre helléniste qui fut aussi membre de l'Académie des inscriptions... Il y a, aujourd'hui, notre confrère François-Bernard Mâche. Nous le tenons tous pour un compositeur mais il a révélé sous nos yeux sa double vie en déchiffrant l'an dernier, lors d'un voyage de notre académie, une inscription grecque qui passait devant lui dans les corridors des musées du Vatican.

J'oublie Paul Léon, qui fut si important pour le musée Condé de Chantilly, et peut-être un ou deux autres noms, mais la vérité c'est qu'ici, la rue d'Ulm, son cloître et son bassin aux ernests, nous n'en avons pas grand-chose à faire.

Moins de dix normaliens en deux siècles, quand on compare à l'Académie française, à celle des Sciences, aux Inscriptions, le vivier peut-être le plus poissonneux, ou aux Sciences morales, c'est quantité négligeable, presque le résultat de quelques heureux concours de circonstances. C'était peut-être même, pour vous, une sorte de handicap. Vous avez eu du courage en recherchant les suffrages des artistes.

Nous n'avons pas tenu compte non plus, heureusement pour vous, de vos succès scolaires, qui eux aussi avaient tout pour nous rendre craintifs : certes vous avez obtenu le premier prix de

composition française au Concours général, cette institution presque aussi ancienne que la nôtre puisqu'elle fut créée sous Louis XV, le prix le plus glorieux, celui qu'avaient eu Michelet et Théodore Reinach. Mais vous avez vous-même rappelé dans votre roman, *Villa Kérylos*, que le dernier des trois frères Reinach avait obtenu 19 prix, rien moins, à ce concours. Elève Goetz, vous auriez pu mieux faire !

Dans notre académie, les rameaux d'olivier se mêlent peu aux lauriers universitaires : vous êtes agrégé d'histoire, peu nous importe, vous êtes docteur de la Sorbonne, nous n'en avons aucun besoin, vous avez écrit des articles savants sur Balzac et sur Ingres, c'est déjà meilleur, mais cela ne suffit pas. D'ailleurs vous êtes de mon avis : vous m'avez dit que vous trouviez attristant d'être jugé toute sa vie sur les quelques concours réussis quand on avait vingt ans, que ce qui compte c'est ce qu'on fait. J'ai fait semblant de vous croire, peut-être parce que cela m'arrange.

L'Ecole, comme vous dites entre vous, vous sert surtout d'agence de voyages : vous avez passé un an comme élève de la Scuola normale superiore, heureuse fondation napoléonienne dédiée au farniente ; vous avez visité l'Italie avec avidité. Vous avez ensuite enseigné un an à Yale University. On vous imposait un programme à base d'Albert Camus et de Marguerite Duras, vous arriviez discrètement avec des photocopies du *Journal intime d'Archibald Olson Barnabooth* de Valery Larbaud, votre livre favori, ou des *Contes* de La Fontaine, on ne peut plus scandaleux dans ce pays où l'on attendait que vous parliez de Derrida et de Bourdieu. Derrida, vous aviez tenté de suivre son séminaire, rue d'Ulm. Vous avez tenu vingt minutes, c'est un de vos grands regrets. Bourdieu, vous l'aviez rencontré et je crois bien que vous continuez à l'admirer en secret.

Un jour, sur le campus de Yale, vous avez vu arriver Michel Zink, qui venait aux Etats-Unis donner des conférences sur le Graal, très activement recherché là-bas. Vous ne le connaissiez que de nom. Il se souvenait de vous : il avait présidé le jury du concours général l'année où vous l'aviez passé, puis le jury de l'école normale, et vous ne pouviez imaginer qu'il serait le président du jury du prix Arsène Lupin de littérature policière l'année où il vous serait attribué. Michel Zink semble sortir des eaux d'un lac de la forêt de Brocéliande en brandissant Excalibur à chaque moment important de votre vie. J'observe qu'il vous fait l'amitié d'être là.

Pendant ces années d'*otium* vous avez aussi découvert le cinéma. La Cinémathèque française occupe depuis lors une grande place dans votre vie et vous lui restez fidèle.

Ensuite, cherchant « un état » à la sortie de cette scolarité où tout semblait extrascolaire, vous avez été l'adjoint de Jean-Pierre Bady, premier directeur de l'Ecole chargée de la formation des conservateurs du patrimoine : la pépinière des Pénélope. Vous deviez vous occuper des recherches de ces jeunes historiens à qui vous disiez : « Je suis votre ministre du temps libre » et qui vous aimaient.

Durant ces années à l'Ecole nationale du patrimoine, qui ne s'était pas encore parée du nom d'Institut, vous avez fait une autre rencontre, celle de Jacques Le Goff, qui présidait le conseil scientifique. Il est un des grands hommes auxquels vous serez toujours reconnaissant, pour sa bonté, sa vision, la manière dont il parlait aux étudiants. Vous appreniez ainsi, au hasard, sans aucun dispositif pédagogique enseigné par la force ou sous la menace, ce que devait être un grand professeur, affranchi et rayonnant.

Ces années de « bon élève », à qui les devez-vous ? Pour diminuer encore vos mérites, c'est le jour, je crois, pour vous faire souvenir que vous êtes mortel, je me suis intéressé un peu à votre famille et j'ai poursuivi mon enquête avec la loupe de Sherlock Holmes - à moins que ce ne soit celle d'Herlock Sholmès, que votre cher Maurice Leblanc vola à sir Arthur Conan Doyle.

De tous côtés, vous avez hérité de strates accumulées de bibliothèques, de cascades de livres, qui font que vous avez eu la chance de grandir entouré par l'érudition et les lettres. Encore aujourd'hui, quand on entre chez vous, on a l'impression de se glisser dans une imprimerie clandestine où les piles manquent de s'écrouler dans la plus complète apparence du désordre et du chaos.

C'est dans ce capharnaüm que vous écrivez jour et nuit, la nuit surtout, vos chroniques pour *Le Figaro*, vos éditoriaux pour *Grande Galerie*, *le Journal du Louvre*, cette belle revue, sérieuse mais pas savante, très nouvelle dans le monde des musées mondiaux, que notre confrère Henri Loyrette vous avait demandé d'inventer et que vous dirigez sous l'œil bienveillant de Jean-Luc Martinez. C'est comme s'il vous fallait des livres partout pour oser écrire dans la presse, ce que vous avez toujours fait, en vous abritant derrière la grande figure d'André Chastel. Vous avez osé intituler un article, dans un volume d'actes de colloque, « Chastel journaliste », où vous démontrez que son écriture savante et universitaire a pu être influencée par la pratique, si différente, si contraire, de l'écriture dans un grand quotidien.

Du côté de votre père, le premier ouvrage conservé dans la bibliothèque familiale, est un incunable, la Bible catholique de Johann Dietenberger, portant le paraphe de votre ancêtre Wendeling Goetz et pieusement transmis de génération en génération.

Votre grand-père, avocat et lettré, avait mené aussi dans sa jeunesse une carrière d'archéologue, fouillant à Byblos aux côtés de Pierre Montet.

Jean-Georges Goetz avait été le premier à entrer dans la cavité qui abrite les tombeaux des rois de Byblos, un petit matin de pluie de 1923. Il avait couvert de boue l'inscription du tombeau d'Ahiram pour que Montet ne la voie pas et pour se donner ce plaisir de jeune homme : être le premier à déchiffrer ce qui se révélerait être alors la première inscription alphabétique connue de l'histoire de l'humanité, cachée dans les entrailles de cette cité admirable qui porte le nom du livre.

Vous êtes allé à Byblos. Vous avez vu au musée de Beyrouth, rénové par notre confrère Jean-Michel Wilmotte, le sarcophage d'Ahiram. Vous l'avez touché. Peut-être un jour en ferez-vous un roman. La photographie de cette sépulture se trouvait dans le bureau de votre grand-père, jusqu'aux dernières années de sa vie, à côté d'un peu de sable rouge du Sahara que lui avait rapporté votre père et de grands tableaux du XVIIe siècle qui vous faisaient peur, quand vous en franchissiez secrètement le seuil, avec votre jeune frère Cyrille, lorsque vous étiez enfants.

Votre père, professeur de mathématiques, qui fut l'élève de deux membres de l'Institut, Jean-Pierre Serre et Laurent Schwartz, avait une bibliothèque éclectique. Vous lui avez vu lire les textes philosophiques de Simone Weil, *La Pesanteur et la Grâce*, les écrits apocryphes chrétiens dès la parution du premier volume de la Pléiade et le traité de géométrie descriptive de Jules de la Gournerie, un peu plus oublié, certes, mais qui fut élu membre de l'Académie des Sciences en 1872.

Vous auriez tant aimé, Monsieur, que votre père fût là aujourd'hui.

Mme votre mère, dont je salue la présence, a passé elle aussi sa vie dans les livres. Elle vous a toujours laissé fureter dans les rayonnages qui courent tout le long de votre maison de Normandie. Professeur de lettres, elle vous a donné le goût de Proust, de Chateaubriand, de Saint-Simon. Votre mère, nièce d'un membre de l'Institut, Marcel Bouteron, le grand balzacien, premier éditeur de la *Comédie humaine* dans la Pléiade, se souvient d'être venue ici quand elle était petite fille. Marcel Bouteron, de l'Académie des sciences morales et politiques, fut durant des années bibliothécaire de l'Institut.

Ce fut un héros discret. Il a contribué, sous l'occupation, à sauver de nombreuses bibliothèques de familles juives, en mettant au point un système d'acquisitions fictives par la Bibliothèque nationale. Il est pour vous une sorte de « juste parmi les livres ». Une de vos premières publications fut l'édition

du *chef-d'œuvre inconnu*, accompagné d'autres nouvelles au caractère pictural, dans la collection Folio classique, un volume que j'ai vu traîner dans bien des ateliers et dont tous les étudiants ont fait leur miel.

Dans la famille de votre mère, que d'hommes – et de femmes - de bibliothèques ! Votre grand-père, chartiste, passionné par le XVIII^e, n'a aimé durant sa vie que la Régence et la littérature latine. Parmi vos ancêtres maternels, magistrats, médecins, officiers de cavalerie composent le tableau d'une certaine vieille France, de robe et d'épée, qui pour vous n'appartient pas au passé. Vous en avez gardé un certain « bon genre », une patine qui dans la France d'aujourd'hui est tout sauf un atout pour arriver.

Votre grand-mère maternelle vous racontait les exploits aux Indes et au Brésil de son grand-père, capitaine au long cours de Saint-Malo, qui s'était battu en duel sur le pont du bâtiment qu'il commandait, ce qu'il ne faut évidemment jamais faire, contre son second, à propos d'une question d'orthographe dans le journal de bord. Il mourut à Maranao, à l'embouchure de l'Amazone, et de cela aussi peut-être vous ferez un jour un livre. Toutes ces histoires de votre passé ont l'air d'avoir déjà été écrites par vous.

Chez elle, à la campagne, dans la baie du Mont-Saint-Michel, votre vrai « pays », vous vous jetiez sur les romans de Paul Féval et sur ces délicieuses lectures d'été que sont les innombrables volumes historiques de Théodore Gosselin dit Lenotre. Dans un ouvrage collectif sur l'auteur du *Cimetière de Picpus*, vous expliquez qu'on peut aimer à la fois le père de la « petite histoire », et cet autre homme d'archives pour lequel, plus tard, vous vous êtes pris de passion, Fernand Braudel. Vous avez lu tous les livres de l'auteur de *La Méditerranée* quand vous aviez vingt ans, exactement comme à douze ans vous dévoriez *Le Drame de Varennes* ou bien *Le Roi Louis XVII et l'énigme du Temple*.

Dans la demeure familiale, l'été, vous lisiez les Jules Verne de votre arrière-grand-père, ses Victor Hugo aux reliures rouges et or et les romans d'Alphonse Daudet. Il s'y trouve une nouvelle, que vous avez peut-être relue hier, où un membre de l'Académie des beaux-arts dialogue, le matin de son apothéose, avec son habit brodé qu'il a posé sur son lit.

Si vous l'avez relue, vous l'avez fait avec malice, et en sachant tout de cette peuplade empanachée qui campe sur les rives de la Seine, dont vous faites désormais partie : vous considérez que le volume le plus précieux de votre bibliothèque ce sont les *Œuvres* de Claude Lévi-Strauss, l'auteur de cette célèbre formule. Il vous l'a dédié, d'une écriture un peu tremblée, en datant son envoi du jour de ses cent ans.

Quelle est donc la conclusion à laquelle je suis parvenu, comme disent les présidents des jurys de thèse ? Elle tient en une phrase, qui balaye tout ce que je viens de dire et rassemble tout ce faisceau d'indices, cette poignée de petits cailloux que j'ai ramassés en racontant un peu de votre vie. Avec vous, Monsieur, nous sommes heureux d'accueillir un écrivain.

C'est en écrivain que vous avez abordé Ingres. Invité à concevoir une exposition en puisant dans le fonds de ses dessins à Montauban, vous avez eu l'idée de ne regarder que ceux qui sont les moins reproduits. En rassemblant tout ce qui ne ressemblait pas à une « belle feuille », vous avez mis en évidence le goût d'Ingres pour le fragment, les reprises, les petits papiers assemblés, tout ce que l'époque n'appelait pas encore « collages ». Vous découvriez une des clés secrètes de son art, cette façon de déconstruire et de recomposer le réel, que Baudelaire avait entraperçue quand il avait écrit que les portraits d'Ingres sont la reconstruction idéale des individus.

Le *Vœu de Louis XIII*, *L'Apothéose d'Homère*, les déformations de *l'Odalisque* ou de *la Source* s'expliquaient par cette esthétique de l'assemblage. Tout autre que vous aurait vite écrit cinq cent

pages, dont deux cents de bibliographie. Vous avez livré un essai bref et percutant, qui a convaincu les ingristes les plus difficiles. Vous en avez tiré une communication devant l'Académie des beaux-arts, trois quarts d'heure à peine, mais si limpides qu'en sortant nous étions quelques-uns à penser que vous pourriez un jour venir nous rejoindre. Vous aviez abordé Ingres en romancier, attentif aux brouillons et aux paperolles, comme si vous aviez été admis à vous pencher au-dessus de son épaule.

Ecrivain, c'est aussi ce qui vous permet d'être engagé et de livrer vos combats. Durant dix ans, avec l'Association Patrimoine sans frontières, aux côtés de sa présidente Béatrice de Durfort, vous avez défendu avec panache l'idée que le patrimoine n'est pas fait que de palais à Venise. Vous êtes allé dans les montagnes albanaises, vous vous êtes passionné pour les motifs des tisserands khmers que la révolution cambodgienne avait fait disparaître ou pour l'architecture des cases-obus du Cameroun. En intervenant dans des pays qui sortaient à peine de périodes de guerre, vous avez contribué à imposer l'idée qu'on doit défendre le patrimoine aussitôt après avoir apporté à ceux qui souffrent les premiers convois de médicaments.

Dans *le Figaro*, des années plus tard, après avoir consulté votre ami Dany Laferrière, vous avez poussé le cri d'alarme, au lendemain du tremblement de terre d'Haïti, pour qu'on sauve le grand tableau peint par Guillaume Guillon-Lethière, *Le serment des ancêtres*, défendant l'égalité, les droits de l'homme et l'abolition de l'esclavage et de la traite.

A Dany Laferrière, qui venait d'échapper à la mort, vous avez demandé, dans les salles du Louvre, s'il n'était pas indécent, devant tant de victimes, de se préoccuper d'un tableau. Il vous a répondu sans hésiter que ce tableau c'était l'honneur du peuple d'Haïti. Il se souvenait, devant les grandes toiles accrochées dans le Salon Denon, de Guillon-Lethière, fils d'esclave de la Guadeloupe, métis, directeur de l'Académie de France à Rome à la fin de l'Empire et sous Louis XVIII, membre de l'Académie des beaux-arts. M. Lethière, ami d'Ingres, qui dessina son portrait, ami du peuple haïtien, est aussi l'honneur de l'Académie des beaux-arts.

Parmi vos combats, je veux en citer d'autres, tout proches, parce que les barbares ne sont pas qu'à Palmyre. Ce sont les combats que vous avez perdus, et qu'en disciple de Chateaubriand, vous chérissez plus que les autres.

Vous vous êtes battu pour que la place de la République, à Paris, ne soit pas transformée, privée de ses fontaines, de ses ornements, en une banale esplanade de « centre ville ». Le mal est fait !

Vous vous battez, à coup d'articles musclés, pour que Versailles ne devienne pas une suite de Period Rooms climatisées, privé de ces escaliers de service qui sont l'âme du château, mais qui sont surtout de la poésie et du roman.

Vous vous êtes battu pour que l'administration de l'Opéra de Paris n'arrache pas les cloisons des loges du palais Garnier afin de vendre des places supplémentaires, transformant cette œuvre d'art unique et parfaite, qui m'est si chère, en machine à faire du chiffre. En vain...

Toutes ces indignations ont eu du poids parce qu'elles venaient d'un écrivain aimé et respecté.

De ce fauteuil, où vous vous installez aujourd'hui, j'espère que vous continuerez à faire entendre cette voix qui tempête et qui gronde.

Ecrivain, enfin, vous l'êtes parce que vous avez écrit des scènes magnifiques. Il y a dans *La Dormeuse de Naples*, ces lignes où vous oubliez l'histoire de l'art pour ne parler que du désir, de l'amour, de la douleur. Dans *Le Coiffeur de Chateaubriand*, vous inventez une héroïne qui trahit, qui doute, qui rend fou le vieil enchanteur. Ce sont une fois encore des pages inoubliables, qui ont, je trouve, une grâce peu commune et cette force dramatique dissimulée, qui est votre signature.

Dans *Villa Kérylos*, je ne peux oublier cette scène où Achille, qui a renoncé à l'amour d'Ariane, devant la porte qu'il s'apprête à refermer, l'embrasse à l'instant où il croyait ne plus l'aimer et où il est embrassé par elle, alors qu'il croyait qu'elle ne l'aimerait pas. Vous redonnez vie au *Verrou* de Fragonard. Après vous avoir lu, je n'ai jamais pu revoir le tableau de la même façon. Ces pages sont belles, elles me suffisent. Elles naissent de la peinture, de l'architecture, de la sculpture antique, mais aussi de la mer et du soleil.

Vos lecteurs vous aiment pour cela. Il y a dans vos romans une retenue qui confine à la brûlure, une pudeur qui fait mal.

A l'heure où tant de romanciers de l'autofiction distillent à l'infini les angoisses qui les saisissent tandis qu'ils attendent en vain l'autobus et étalent les traumatismes de leur enfance, vous, vous masquez tout cela, le petit tas de secrets. Vous faites semblant de parler de Corot et de Pontremoli, pour mieux cacher vos souffrances. Pour qui les devine, elles n'en ont qu'une force plus grande, elles portent en elles cette universalité qui vient du masque de l'histoire et des histoires que vous racontez, en affectant parfois de plaisanter et de vous moquer de vous-même.

Vous ne vous prenez pas au sérieux. Mais nous, nous avons parfois, en vous lisant, le droit de vous prendre au tragique, de vous prendre au mot.

Vous êtes en cela le frère des peintres, des sculpteurs, des architectes, des graveurs, des cinéastes, des photographes, des hommes et des femmes libres qui sont ici. Nous avons compris que vous n'êtes ni un universitaire classique, ni un fort en thème, ni un historien de l'art traditionnel, ni un chroniqueur de talent, et encore moins un fabricant de romans historiques, nous avons compris que vous êtes un artiste.

Voilà pourquoi nous avons tellement voulu que vous soyez avec nous.

Vous auriez pu entrer ici par une porte secrète dissimulée derrière le tombeau de Mazarin, comme Arsène Lupin faisant jouer les lettres gothiques de la cheminée du château de Thibermesnil, vous auriez pu arriver en gondole à la mode de Venise, vous auriez pu vous faire passer pour le dernier des élèves d'Ingres, mais non, vous êtes entré par l'escalier raide et inconfortable de notre bibliothèque qui conduit à la coupole, porté par nos suffrages.

Nous comptons parmi nous un artiste de plus.

Je vous souhaite, Monsieur, la bienvenue.